

DOSSIER ART EN HAÏTI

Haïti dans tous ses rêves

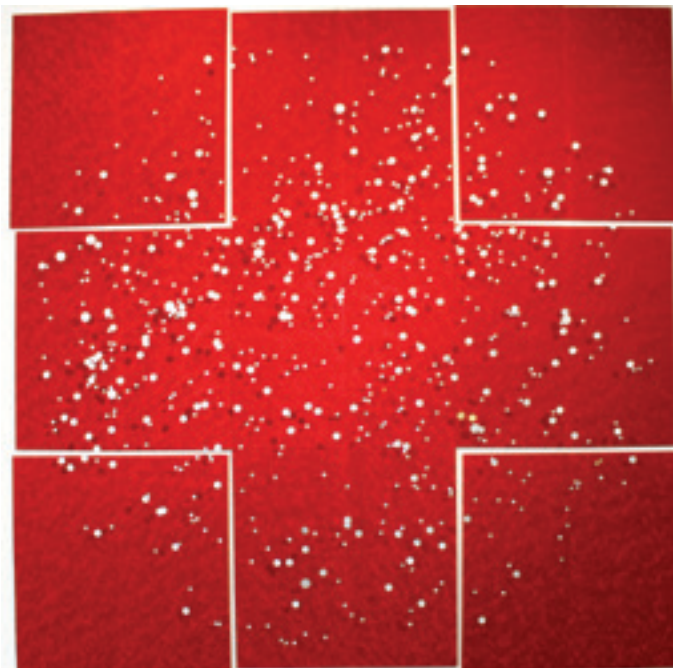
PAR EMMANUEL DAYDÉ

Haïti. Deux siècles de création artistique

GRAND PALAIS, PARIS – DU 19 NOVEMBRE 2014 AU 15 FÉVRIER 2015

Commissariat : Régine Cuzin et Mireille Pérodin-Jérôme





Jean-Ulrick Désert. *Constellations de la déesse / Ciel au-dessus de Port-au-Prince Haïti 12 janvier 2010 21:53 UTC.* 2012, velours sur polystyrène, métal, 300 x 300 cm. Commandé par le Kunsthall KAdE, Amersfoort (Pays-Bas). Collection de l'artiste, Berlin.



Hector Hyppolite. *Le Baiser.* 1946-1948, gouache sur papier, 30 x 32 cm. Collection privée Claude et Farah Douyon, Miami.

Quatre ans après le fort séisme de 2010, le Grand Palais convoque deux siècles de création onirique, dramatique et multiple en Haïti, qui mettent l'île noire au premier plan de l'art moderne et contemporain. « Pourquoi la couleur surgit-elle tout à coup en Haïti plutôt qu'en toute autre île des Antilles ? » se demandait Malraux. Réponse en 180 tableaux, drapeaux et vidéos magiques, arrachés à la catastrophe et au temps.

Pays sans chapeau, Haïti n'en finit pas de revenir d'entre les morts. « Tout bouge autour de moi », hurle Dany Laferrière : le séisme de magnitude 7 de janvier 2010, suivi de ses désastreuses répliques, a fait 230 000 morts, engendré près de 3 millions de sinistrés et mis à terre Port-au-Prince, fracassant son palais national, sa cathédrale, ses ministères et ses universités. Catastrophe majeure, ce tremblement de terre aurait pu faire trembler les âmes avec ses « 27 000 km² de désolation », évacuant à tout jamais l'image schizophrène (l'écrivain Frankétienne préfère dire « schizophone ») d'Haïti chérie – le pays rêvé – pour ne plus grimacer que celle d'Haïti zombie – le pays réel. Mais, comme le remarque Maryse Condé, « les Haïtiens ont une exceptionnelle opposition à la mort ». Et ils se sentent chez eux « dans cette musique de mouches vertes travaillant au corps ce chien mort » (Laferrière). Caillou au soleil auquel s'accrochent plus de sept millions d'hommes, de femmes et d'enfants affamés, coincés entre la mer des Caraïbes et la République

dominicaine, Haïti demeure « une référence du monde, une image agrandie du malaise mondial ». Dans l'émotion, Frédéric Mitterrand, alors ministre français de la Culture, promettait d'organiser une grande rétrospective d'art haïtien à Paris, afin de contribuer à sauver l'exceptionnelle créativité de la tiers-île – que l'exposition *Haïti, anges et démons* de l'an 2000 avait déjà largement révélée, mais qui vivait un nouveau sursaut inattendu après le choc du séisme.

Premier peuple de peintres

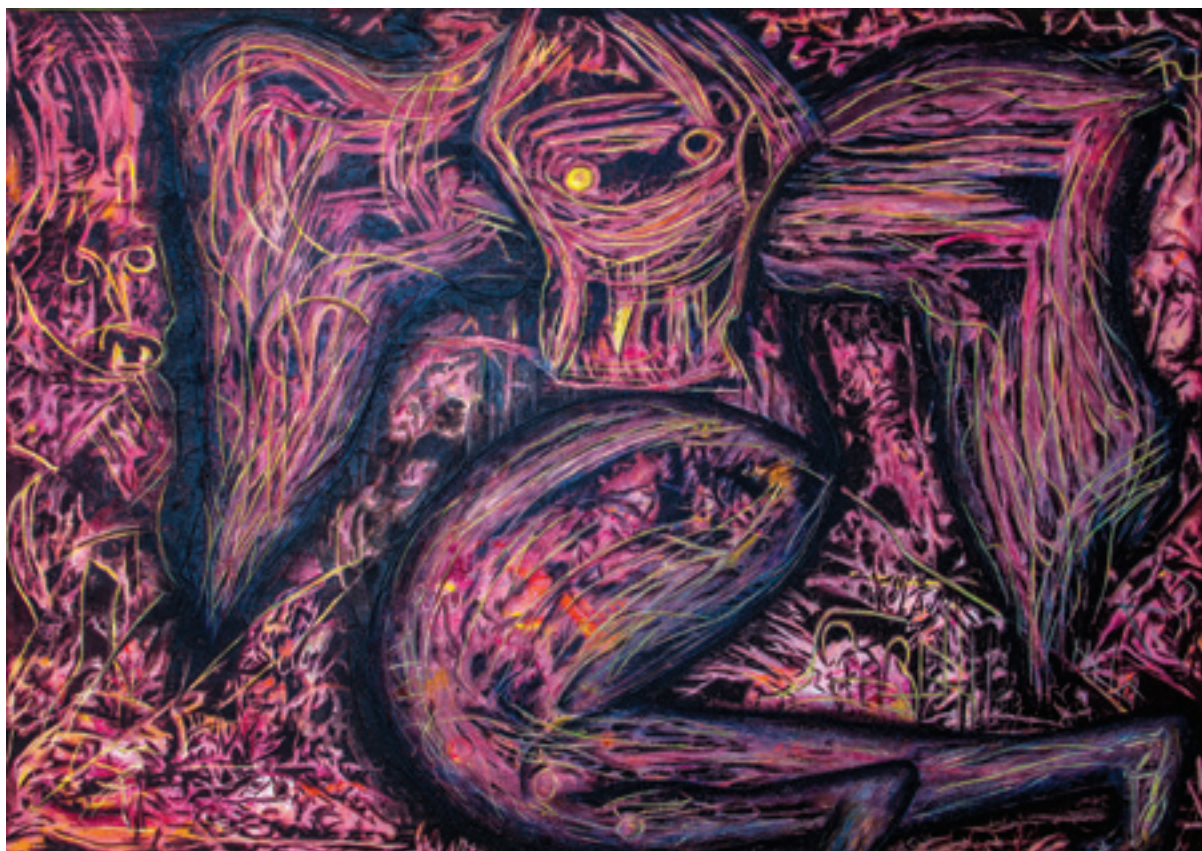
Quatre ans plus tard, cette exposition d'hommage aux morts et de célébration des vivants voit enfin le jour. On aurait pu s'attendre à une exhibition plus ou moins dramatique de l'accident, façon Paul Virilio. Ce serait méconnaître la hauteur de vue de l'art haïtien et son goût inné pour les métamorphoses du réel. André Malraux ne s'y était pas trompé qui, en découvrant avec stupéfaction l'art magique des Saint-Soleil



Hervé Télémaque. *Le Voyage d'Hector Hyppolite en Afrique*. 2000, acrylique sur toile, 162 x 243 cm.

en 1975, s'était écrié : «Premier peuple de peintres!» Soucieuses de laisser la place à toutes les générations et à toutes les tendances, sans refuser pour autant la peinture naïve et l'art vodou – qui n'en finissent pas de connaître des ramifications inattendues –, et désirant placer Haïti dans le monde, résolument hors du «Nous-mêmes/nous-mêmes», ses commissaires, Régine Cuzin et Mireille Pérodin-Jérôme, ont préféré la déployer telles les branches folles d'une inextricable forêt vierge. Bousculant la chronologie, elles exaltent pêle-mêle l'art du portrait tel qu'on le retrouve chez les premiers néoclassiques du XIX^e siècle, Séjour Legros ou Colbert Lochar – qui cherchent dans leurs nobles effigies (restaurées pour l'occasion) à copier la morgue du député noir Jean-Baptiste Belley peint par Girodet –, aussi bien que chez les naïfs du XX^e, Édouard Goldman ou même Gervais-Emmanuel Ducasse, agent agricole devenu dessinateur dans les années 1960 et 1970. Elles actionnent les primitivistes Hector Hyppolite et Robert Saint-Brice et les naïfs

Philomé Obin ou Préfète Duffaut (dont le cercueil peint a été préservé parce que l'artiste prétendait ne plus pouvoir rentrer dedans), révélés par le Centre d'art de Port-au-Prince dans les années 1940. Et elles les font réagir face aux surréalistes et abstraits dissidents – quelque peu marginalisés dans leur exil – du Foyer des arts plastiques des années 1950, Max Pinchinat ou Roland Dorcély. Elles n'oublient pas pour autant l'art brut de Saint-Soleil, où, selon son théoricien Tiga, «l'œuvre d'art ne s'élabore pas, elle surgit». Incitant de parfaits autodidactes, comme Levoy Exil ou Prospère Pierre-Louis, à se laisser visiter par les esprits et à «faire plaisir au surnaturel», il les laisse peindre leurs visions synthétiques et ultra-colorées. Soulignant les liens entre art magique et pratiques rituelles, les deux commissaires confrontent les Saint-Soleil à des créateurs d'objets de culte vodou, comme des poupées pailletées de Pierrot Barra ou de belliqueux personnages de la société secrète Bizango de Dubréus Lhérisson. Si on sent les deux femmes promptes à faire



Sébastien Jean. *L'Ange*. 2013, acrylique et noir de fumée, 147,5 x 210,5 cm.
Collection Christian Raccurt - Jean-Philippe Brutus.

sortir de l'ombre une histoire de l'art haïtien au féminin, de Luce Turnier à Pascale Monnin en passant par Louisane Saint-Fleurant, elles concentrent toutefois leur propos touffu autour du poteau-mitan d'un noyau d'œuvres contemporaines à vocation universelle. Entre les thématiques souples des Sans-titres, des Esprits, des Chefs et des Paysages, et en prenant l'œuvre météorique d'Hector Hyppolite comme fil rouge de cette explosion tropicale, elles ont structuré leur *endiablade* autour de trois *tête-à-tête*, chargés de faire résonner tous les autres artistes par sections rhizomiques : Jean-Ulrick Désert et Sasha Huber, puis Hervé Télémaque et Jean-Michel Basquiat, et enfin Robert Saint-Brice et Sébastien Jean.

Haïti zombie

Artiste conceptuel engagé qui vit aujourd'hui à Berlin, Jean-Ulrick Désert met à distance la catastrophe en assimilant Kasimir Malevitch à Renaud-Auguste Dormeuil dans un reliquaire pour les disparus, issu de sa série *Constellations de la déesse*. Cherchant à évoquer le ciel au-dessus de Port-au-Prince ce terrible 12 janvier

2010, il tapisse un carré rouge suprématiste de pièces en argent à l'effigie de Joséphine Baker – cette madone noire que beaucoup d'Haïtiens associent à Erzuli, la déesse de l'Amour du panthéon vodou (celle-là même que poursuit Edouard Duval-Carrié dans ses oppressantes peintures de jungles noires). Depuis la Finlande, l'incisive Sasha Huber produit – quand elle n'agrafe pas des portraits de dictateurs – des performances absurdes pour signifier sa douleur du monde. À l'instar de la vidéo *Vacuum* de l'artiste d'origine irakienne Adel Abidin, qui décide d'en finir avec les rigueurs de l'hiver finlandais en passant l'aspirateur dans la neige, Huber imagine avec *Haïti chérie* une performance de deuil aussi surréaliste, impuissante et dérisoire depuis son lointain Grand Nord, quelques semaines seulement après le tremblement de terre. Démultipliant son image, la jeune artiste se filme habillée aux couleurs du drapeau haïtien, sous un ciel bleu électrique, dans le grand blanc – couleur de deuil – d'une mer Baltique gelée, qui renvoie l'image inversée des mers chaudes de la Caraïbe. Et telle une cohorte d'anges montant au ciel, elle bat des bras et trace des ailes dans la neige, comme en un spasme ultime. Nièce de Jany



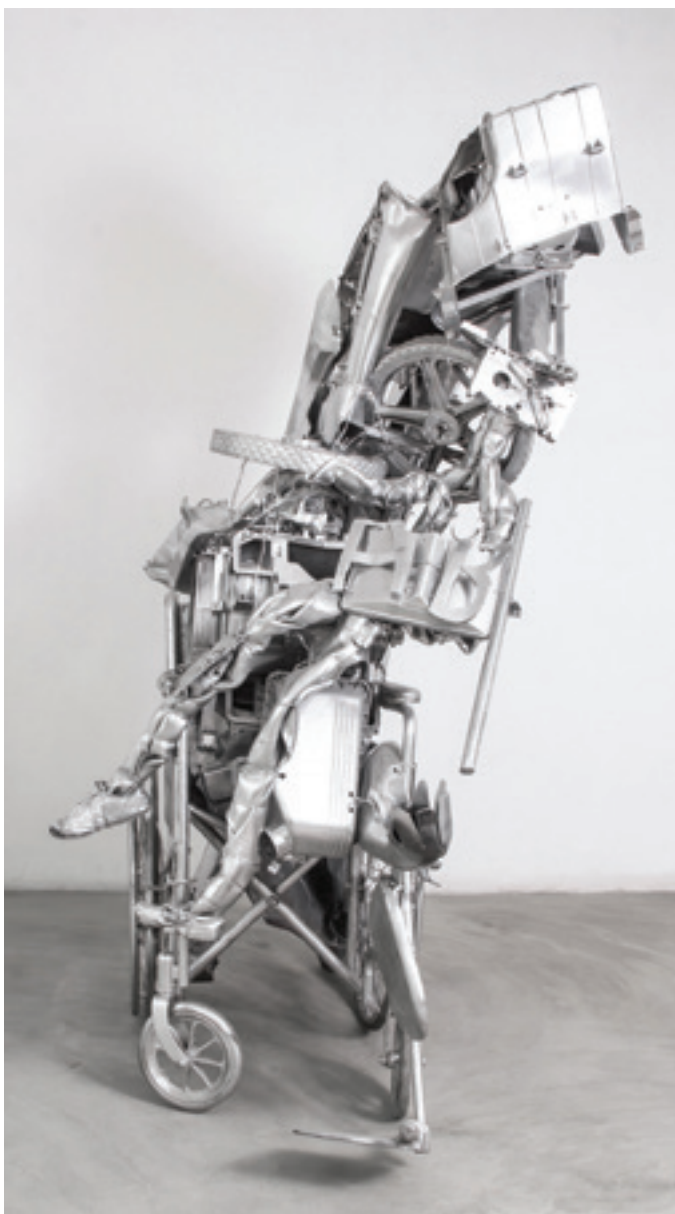
Édouard Duval-Carrié. *L'Embarquement pour L'Isle de France ou le Renvoi d'Erzulie Freda Dahomey*. 2014, techniques mixtes sur aluminium, 192 x 288 cm. Collection de l'artiste.

Remponeau Tomba, l'un des premiers top-modèles afro-américains, et petite fille de Géo Remponeau, membre du groupe indigéniste du Pont Saint-Gérard dans les années 1930, devenu l'un des soutiens en 1944 du Centre d'art initié par le Californien Dewitt Peters, Sasha Huber est celle qui fait – physiquement – le lien entre hier et aujourd'hui : depuis les origines de « l'art moderne indigène » jusqu'aux installations contemporaines ultimes.

Voodoo Children

Tout aussi cosmopolites que Désert et Huber, Hervé Télémaque et Jean-Michel Basquiat ont peu revendiqué leurs origines haïtiennes. Lors de la rétrospective *Haïti, anges et démons* en 2000, Télémaque hésitait même à participer, tandis que les marchands du défunt Basquiat s'offusquaient du rapprochement – alors inédit – opéré entre le prince de New York et d'obscurs paysans analphabètes haïtiens. Haïti est pourtant chevillé au corps et au cœur de l'œuvre de l'Américain comme du Français. Même s'il n'est jamais venu sur l'île, Basquiat est un « voodoo child » qui

unit la rue à l'histoire et s'avoue fasciné par les « magic power icons » du voodoo. N'hésitant pas à marier les squelettes des guédés morts de Baron Samedi aux *zanj* et aux *diab*, sa peinture irradie un culte de la mort et des énergies typiquement haïtien. Quant à Hervé Télémaque, il se surprend aujourd'hui à retrouver des souvenirs d'enfance enfouis, quand il allait sur l'île de la Gonave. Plus concrètement, sa série *Import-Export* reprend les roses et bleus du drapeau haïtien, qui badigeonnaient les murs de l'île lors de l'élection triomphale d'Aristide en 1991 – quand celui-ci n'était pas encore devenu un dangereux tyran. On retrouve ces mêmes couleurs dans *Le Voyage d'Hector Hyppolite en Afrique*, une reprise explicite, satirique et sociale que Télémaque fait d'un tableau d'Hyppolite, *Papa Lauco*, qui représente un prêtre voodoo réveillant un zombi dans un cercueil. Cette peinture-collage est d'autant plus précieuse et émouvante que *Papa Lauco*, qu'André Breton avait reproduit et que la Halle Saint-Pierre avait exposé en 2000, est une toile aujourd'hui portée disparue dans le tremblement de terre.



Frantz Jacques, dit Guyodo. *Sans titre*. 2012, technique mixte : plastique, acier, 185,4 x 121,9 x 129,5 cm. Collection Reynald Lally, Port-au-Prince.

Rêve, possession, création et folie

Récemment apparu sur le devant de la scène, l'artiste de 34 ans Sébastien Jean établirait, selon la manifestation du Grand Palais, des liens étroits avec Robert Saint-Brice, second génie avec Hyppolite de l'école primitiviste. Repéré tout d'abord par le peintre américain Alex Jones, puis par André Breton (qui l'expose à Paris en 1959) et enfin par André Malraux (qui accroche une de ses œuvres côte à côte avec Rouault), Saint-Brice est déjà un fervent adepte du voodoo quand il est admis, à 51 ans, comme « élève » au Centre d'art. Ne sachant ni lire, ni écrire, cet ancien marchand ambulant n'a cependant rien à

apprendre. Considérant la peinture comme un moyen psycho-magique pour communiquer ses visions intérieures, ce maître de l'invisible brosse avec force des esprits vodous (les lwas), sous l'aspect indécis et fluctuant d'un ange, d'une plante ou d'un animal. Telles des étoiles filantes qui apparaissent et disparaissent, ses formes organiques, fœtales et magmatiques grossièrement esquissées, d'où émergent des yeux de serpent et des bouches minuscules, semblent prêtes à se désagréger dans l'éther – un vide rempli de points et de taches comme autant de chemins de rêve. Ce ne sont pourtant pas les esprits du voodoo, assure-t-il, mais la colère qui guide aujourd'hui Sébastien Jean, un demi-siècle après Saint-Brice, dans ses figures de cauchemar mi-humaines, mi-animales, détournées des masques de carnaval. Ses monstrueuses chimères, amputées, bancalées et horrifiées, surgissent de la nuit obscure dans des tracés hagards et vampiriques. Détériorant la couleur avec du noir de fumée, jetant poussière et cailloux sur de la peinture fraîche, ou encore essuyant ses toiles avec des morceaux de tissus ou des cotons allumés, l'artiste de Thomassin assigne à sa peinture le seul prix qui vaille : le salaire de la peur.

Le sublime et l'enfermement

Plus qu'aux lwas éthérés de Saint-Brice toutefois, ses spectres ricanant pourraient tout aussi bien faire écho aux portraits zombis de Mario Benjamin, général compère lunaire du monde de l'art contemporain haïtien. « J'ai pourtant mon propre mal-être, confesse-t-il, que j'ai eu à gérer entre le sublime, l'enfermement, l'exaltation, le sens et l'esprit de Dieu, l'immortalité » : c'est sur cette ligne de morne tropicale, en haine prononcée contre les attentes supposées de l'art des pays du Sud, que Mario Benjamin, le moins haïtien de tous les artistes haïtiens – à moins que ce ne soit l'inverse –, édifie depuis plus de trente ans son œuvre psychotique en ricochet sur les métamorphoses et les cataclysmes du moi. Basculant ses territoires de l'autre côté de l'existence, cet esthète de la fièvre dans le sang et de la connaissance par les gouffres véhicule son art d'enfer et d'illumination en charriant les images obsessionnelles des fantômes qui nous chevauchent, en maniant – tel le dieu des carrefours – des installations cosmogoniques et des séries picturales anémiées. Ses derniers por-

traits au squelette de phosphore, où la peau mue en lucioles jaunes et en paludes verts, remplacent la chair enfuie par des regards en cul de bouteille et des rictus dont il ne resterait plus que le rire. Pour l'escalier du Grand Palais, Benjamin chef d'orchestre a imaginé une correspondance entre les sons de la Seine à l'extérieur et leur vibration lumineuse à l'intérieur, tout en laissant le visiteur profiter de la beauté des temps morts, ce temps de l'absence qui est son monde du silence. On remarquera que ce dialogue du dedans et du dehors évoque singulièrement le mythique retour sous-marin des âmes en Afrique, dans la Guinée promise... Ainsi parlait l'Oncle Benjamin ? Si ce n'est qu'il ne parle pas seul. Avant de soutenir Sébastien Jean, Mario a rencontré Nasson en 1987, avec qui il s'est livré à des sculptures combinées d'une rare violence. Rompant avec le *bosmétal*, cet art du ciselage des *dwoum* (barils de fuel) des forgerons du vodou – singulièrement absents de l'exposition –, le catholique Nasson incruste des objets métalliques recyclés (fourchettes, barbelés, etc.) sur des figures de bois sculptées (Vierges, Christs, saintes, etc.). Détournant l'art rituel des fétiches à clous du Congo pour susciter des pratiques de terreur mystique, Nasson s'associe avec ses amis Rocklor et Ti Pèlin pour fonder à Rivière-Froide le mouvement Andezo (« entre deux eaux »), qui mêle intimement modelage et recyclage.

Hors du chaos haïtien

Lorsqu'il découvre la jungle urbaine d'assemblages monumentaux hystériques, faits de carcasses de voitures, de moteurs, de pneus, d'enjoliveurs, de téléviseurs ou d'ordinateurs que réalisent quatre cœurs brûlés en révolte dans la casse de Grand-Rue, à l'extrémité de la principale artère de Port-au-Prince, au sein de la miséreuse zone rouge, Nasson ne peut que soutenir ce nouveau collectif barbare. Dénommé « Atis Rezistans/Artistes en résistance », ce quatuor d'Haïti, formé au départ de Jean Hérard Céleur, André Eugène, Guyodo et Cheby, lance aujourd'hui d'autres ateliers vers les très jeunes créateurs défavorisés du quartier. Alerté, Mario Benjamin se fait immédiatement le propagateur des totems postapocalyptiques de ces messieurs de Grand-Rue. Nul, mieux que les Atis Rezistans, ne pouvait évoquer la journée tragique du 12 janvier, alors que la zone a été l'une des plus touchées par le séisme. Le grand paralytique écrabouillé de Guyodo s'élève ainsi telle une colonne sans fin, prière de métal bafouée, humiliée et offensée. « Un malheur-tigre est ouvert entre la vie et moi, relevait René Despestre, l'auteur de l'onirique roman *Hadriana dans tous mes rêves* : peut-on dominer le chaos haïtien de ses jours ? » Au vu de cette forêt de signes, à la question : « Haïti est-elle encore vivante ou morte ? », on est désormais en droit de répondre : « Pas encore. » ■



Sasha Huber. *Haïti chérie*. 2010-2011, installation vidéo, 6,10 min.